

se coucher derrière nous, frappait de la plus vive lumière un ensemble radieux de minarets blanchissants parmi les cyprès, de maisons diversement colorées, semées au milieu de beaux jardins sur le flanc verdoyant de la montagne et dans la fertile plaine qui s'étendait au loin. Toutes les figures étaient fortement caractérisées, tous les costumes étaient pittoresques, et resplendissaient dans une atmosphère lumineuse. Le chef de la police, homme de mauvaise mine qui portait presque seul l'ignoble fez au lieu du majestueux turban, nous indiqua un khan, espèce d'auberge, placé dans une situation ravissante, tout neuf, très-propre, et dans lequel nous trouvâmes des divans et des tapis. Toutes les chambres donnaient sur une grande galerie ouverte, semblables à ce que les Italiens nomment une *loge*. Nous n'avions pas les arabesques de Raphaël, mais l'horizon qui s'offrait à nous ne le cède pas à celui que l'on contemple des loges du Vatican. A peine installés, nous courûmes bien vite pour profiter des dernières clartés du jour, et copier une inscription que nous avions aperçue sur un tombeau romain converti en fontaine. Il va sans dire que notre opération archéologique s'exécuta au milieu d'un public nombreux et attentif; les figures brunes et noires s'avançaient, se penchaient autour de nous avec étonnement et curiosité. En général, nul autre sentiment ne se mêlait à ceux-là; une vieille femme seule nous prouva que la haine et la crainte des Francs, tous sorciers, n'étaient pas encore une tradition entièrement perdue. Nous la vîmes s'avancer avec quelque précaution, s'armer d'une pierre, non pour la lancer contre nous, mais à tout hasard, comme d'un

instrument de défense, ainsi que nous le faisons nous-même quand nous avons à passer devant les chiens très-inhospitaliers de l'Orient. La bonne femme, ainsi armée et pourvue, s'avança vers le groupe qui nous entourait, vint y saisir un garçon d'environ seize ans, et l'emmena jusqu'à sa maison, qui était près de là, lui parlant d'un air fort irrité et accompagnant même ses remontrances maternelles de quelques tapes bien appliquées. Le jeune homme, un peu esprit fort, riait en cédant et se retournait vers les bêtes curieuses; mais la mère n'entendait pas raillerie. Il me semblait voir une nourrice entraîner et battre un enfant qui se serait trop approché d'un animal dangereux, et se serait trop oublié à le regarder.

Nous nous hâtâmes d'aller dans les rues les plus animées pour jouir du moment où l'on rompt le jeûne rigoureux du ramazan. A ce moment, qu'annonce un coup de canon, les cafés se remplissent de fidèles musulmans, qui ont ainsi pendant un mois le plaisir de se décarâmer tous les jours. Nous prîmes gravement notre place au milieu d'une foule bariolée et calme, qui savourait la douceur du café et de la fumée du tabac d'Orient; nous figurâmes longtemps dans un groupe de Turcs accroupis sur la même natte, et faisant comme l'a poétiquement dit M. de Lamartine,

... Murmurer l'eau tiède au fond du narguillé.

La nuit était délicieuse, une nuit d'Ionie; tous les minarets élevaient dans l'ombre leur illumination aérienne et achevaient de donner à ce qui nous entourait le charme fantastique d'un chapitre des *Mille et une Nuits*.

Le lendemain, couchés sur les divans placés devant nos fenêtres, nous consacrâmes la matinée à faire notre *kief*. Vous ne savez peut-être pas, mon ami, ce que désigne ce mot intraduisible dans les langues de l'Europe. Le *far-niente* des Italiens n'en est que l'ombre; il ne suffit pas de ne point agir, il faut être pénétré délicieusement du sentiment de son inaction: c'est quelque chose d'élyséen comme la sérénité des âmes bienheureuses; c'est le bonheur de se sentir ne rien faire, je dirais presque de se sentir ne pas être.

Après quelques heures consacrées à cette importante occupation, nous allâmes parcourir le bazar. Nous y rencontrâmes un marchand grec qui nous offrit de nous conduire chez lui pour nous montrer des antiquités. Ces antiquités étaient deux énormes étriers dorés et décorés d'un aigle impérial, et quelques médailles sans valeur. Ce qui était plus intéressant pour nous que les étriers et les médailles, c'était de nous trouver dans l'intérieur de ce Grec. Sa belle jeune femme restait debout, suivant l'usage d'Orient, tandis que nous étions assis à côté de lui sur le divan. Elle nous apporta le café, les confitures, pendant qu'un vigoureux petit garçon de quatre ans, dont la volonté semblait très-décidée, s'obstinait, malgré les remontrances paternelles, à soulever et à porter les énormes étriers, qui vingt fois furent sur le point de lui écraser ou de lui couper les pieds. Voyant le soleil baisser à l'horizon, nous nous hâtâmes de gagner les hauteurs qui dominant la ville, pour jouir d'un beau coucher du soleil de plus. Ces hauteurs verdoyantes me rappelaient celles de Capo di Monte, au-dessus de Naples. Nous n'y arrivâmes pas sans nous

être perdus dans les rues escarpées et tortueuses qui y conduisent, et sans être entrés deux ou trois fois, par mégarde, dans des maisons turques dont les femmes poussaient des cris aigus et nous adressaient par la fenêtre, d'un ton fort animé, des reproches probablement très-vifs, et que nos intentions étaient loin de mériter.

Enfin nous échappâmes à ce labyrinthe, et la ville nous apparut dans une teinte rose, tandis que le piton du Tmolus s'enveloppait de brumes sombres et enflammées. Pendant que Mérimée prenait un croquis de ce panorama sublime, un officier turc qui passait s'arrêta, et m'adressa quelques paroles dans lesquelles je ne pus distinguer que le mot *capitaine*, à cause de mon ruban rouge, et *Moscov*. Probablement il nous prenait pour des ingénieurs russes occupés à lever le plan du pays. La Russie est une préoccupation et une inquiétude perpétuelle pour tous les Turcs doués de quelque prévoyance.

Après avoir vu le matin l'intérieur d'un simple raya, nous devions, dans la soirée, voir l'intérieur de la première maison turque du pays. Un des chevaux que nous avions loués à Smyrne, et qui au moment du départ était évidemment hors d'état de faire le voyage, se trouvait maintenant tout à fait incapable de marcher. Nous voulions obtenir du gouverneur une attestation qui témoignât de cette incapacité, pour nous en servir, à notre retour, contre le loueur de chevaux qui nous avait trompés. Dans ce but, nous demandâmes une audience, qui nous fut accordée pour le soir: elle nous donna l'occasion de connaître ce qu'on pourrait appeler

une préfecture turque. La cour était illuminée par un morceau de bois de sapin qui brûlait au milieu. Une foule d'hommes attachés au service public remplissaient une galerie extérieure. Nous traversâmes cette multitude et nous arrivâmes dans le salon de réception du gouverneur. Il était assis, non pas sur un divan, mais plus bas, sur des coussins, dans le costume turc. Nous étions sur des chaises à l'européenne ; de grands flambeaux posés à terre et portant des chandelles nous éclairaient ; le magistrat nous donna l'attestation que nous désirions, et fut fort gracieux ; seulement la pensée de la Russie l'obsédait. Il nous demanda si nous ne passerions pas par Saint-Petersbourg. Du reste, je ne pourrais vous donner une idée fort nette de notre conversation, qui se faisait par l'intermédiaire de Marchand. Je soupçonne celui-ci d'avoir mis du sien dans les discours du gouverneur ; quant à nous, évidemment il nous faisait parler, car, quand nous le chargions de transmettre quelques phrases, il discourait en notre nom pendant un quart d'heure.

Le lendemain, pourvu d'un nouveau cheval, nous nous mîmes en route pour Berghir, village situé au pied du Tmolus. Cette journée, pendant laquelle nous voyageâmes constamment en plaine, n'offrit rien de remarquable qu'un horizon toujours à *souhait pour le plaisir des yeux*, comme disait Fénelon. Après avoir passé par un village où nous vîmes un platane qui avait environ quarante pieds de tour, nous traversâmes la petite ville de Baïndir, qui nous parut animée par un commerce actif et surtout remplie de teinturiers. Nous arrivâmes vers quatre heures à Berghir. Ici le pays changeait

complètement d'aspect aux approches de la montagne, et prenait l'aspect de la Suisse ; mais jamais un torrent de la Suisse n'a reçu une étincelle de cette fournaise qui réfléchissait ses flammes pourprées dans le ruisseau de Berghir. Nous eûmes dans ce village toute la maison d'un Grec à notre disposition. Les femmes n'étaient pas voilées, mais se tenaient à l'écart et évitaient de montrer leur visage. Deux choses me frappèrent dans cette maison. J'y trouvai un livre imprimé en caractères grecs. Je l'ouvris, et ne pus en comprendre une parole. Je m'aperçus bientôt que ce grec était du turc. C'était une traduction turque des psaumes imprimés en lettres grecques. Y a-t-il donc des Grecs qui parlent le turc et ne le lisent pas ? ou bien plutôt n'est-ce pas une pieuse ruse des missionnaires pour répandre dans les pays soumis aux Osmanlis une version turque des livres saints, sans attirer l'attention, et sans causer aux croyants le déplaisir de voir la langue de Mahomet employée à traduire la Bible ? L'autre curiosité était un dessin grossièrement charbonné sur le mur et représentant deux vaisseaux. A la proue de l'un d'eux un homme, armé d'un grand sabre, faisait feu sur un tout petit navire. Celui-ci était monté par des Turcs. Au-dessus de l'autre était écrit *Mayna*, le *Magne*. Dans cette reproduction grossière du triomphe d'un corsaire maïnote écrasant ainsi de sa supériorité un bâtiment turc, il y avait un sentiment de sympathie évident pour les vieilles luttes du Magne contre la Porte. J'éprouvai une certaine émotion à trouver cette sympathie ainsi exprimée au cœur de la Turquie. Il me semblait y lire une protestation et une menace des rayas d'Asie contre le joug de leurs maîtres.

Restait à franchir le Tmolus et à chercher de l'autre côté Sardes, dont le nom subsiste à peine altéré dans *Sart*, mais sur la position de laquelle les rapports variaient, parce qu'il ne reste ni ville ni village dans l'emplacement où fut la capitale de Crésus. Après avoir monté pendant trois heures par des sentiers très escarpés, nous atteignîmes un plateau sur lequel est un petit village qui porte le nom de la montagne elle-même, Bost-Dag. Il était entièrement désert. Les habitants n'y demeurent que durant l'été. L'hiver, ils descendent à Berghir, et on appelle *hiver* l'admirable saison dont nous jouissions pendant notre voyage. Je me croyais sur une alpe de la Suisse parmi des chalets. Je me prenais aussi à me croire en France, au milieu de ces prés entourés de petits murs en pierres sèches et plantés de noyers, de peupliers et de saules. L'image de cette patrie qu'on fuit quand on voyage est douce à retrouver.

Nous étions partis tard de Bost-Dag, par suite d'un complot d'Ahmet et de Marchand, qui voulaient nous forcer à nous arrêter en route, et le soleil baissait quand nous commençâmes à descendre le revers du Tmolus. Nous ne tardâmes pas à mettre pied à terre, et nous eûmes bientôt laissé derrière nous chevaux et bagages, nous avançant vers la plaine de Sardes, à travers les innombrables sinuosités d'un sentier suspendu constamment au-dessus des plus magnifiques gorges des montagnes qu'on puisse voir. La nuit nous surprit dans un bois de mélèzes qui ressemblait à un beau jardin anglais. Nous continuâmes notre route au clair de la lune. Enfin nous fûmes rejoints par les chevaux, et nous ne

tardâmes pas à trouver un poste de soldats où Marchand avait l'intention de nous faire passer la nuit ; mais nous avions résolu d'arriver à Sardes, ou du moins le plus près possible de Sardes, et, sans vouloir rien écouter, nous nous mîmes de nouveau à marcher en avant, ayant pour nous montrer la route un soldat qui conduisait son cheval par la bride, et m'adressait constamment la parole en turc sans pouvoir se persuader que je n'entendais pas un mot de tout ce qu'il me disait.

Notre situation était vraiment singulière. Marchant, à neuf heures du soir, dans un chemin qui, par moments, se confondait avec le lit desséché d'un torrent, à travers cailloux et rochers, munis d'un guide que nous ne pouvions comprendre, et allant ainsi à la découverte d'un lieu inhabité où nous devions passer la nuit, notre meilleure chance était l'hospitalité incertaine des Turcomans, dont nous vîmes les feux briller, çà et là dans la plaine, quand nous atteignîmes enfin notre but après une marche rapide et fatigante d'environ cinq heures. Là, nous nous arrêtâmes pour attendre chevaux, postillon et drogman, nos lits portatifs et les provisions pour le souper. Soliman, c'était le nom du soldat turc qui nous accompagnait, très-beau et très-bon garçon, aussi exact à ses dévotions qu'Ahmet était philosophe, Soliman, voyant que nous mettions pied à terre, en fit autant, nous adressa, suivant sa coutume, un discours en turc ; puis, ce qui valait beaucoup mieux, nous indiqua par signes, en montrant ses jambes nues, que les chiens des Turcomans, qui aboyaient à l'entour, pourraient bien manger les nôtres. Cet avis ayant été compris, il s'assit sur ses talons, et se mit à fumer.

Notre petite troupe nous rejoignit enfin, et nous eûmes bientôt rencontré un autre poste militaire ; mais, là même, nous n'étions pas encore très-bien édifiés sur la situation de Sardes : les uns disaient que Sart était à une portée de pistolet : les autres à deux heures de chemin. On finit par parler d'un moulin où nous pourrions passer la nuit. Sur cette indication, nous remonâmes à cheval, et, après avoir franchi plusieurs gués et nous être fait refuser un gîte par les Turcomans comme le matin par les Tartares, nous arrivâmes au moulin. Le hasard et notre persévérance nous avaient bien servis : nous étions au-dessous de l'acropole de l'ancienne capitale de la Lydie.

Ce moulin appartenait à deux Grecs : l'un d'eux, qui dormait en plein air sur une natte, comme n'avait peut-être jamais dormi son prédécesseur Crésus, trouvait assez désagréable d'être réveillé dans son premier somme par des passants, qui venaient, à dix heures du soir, frapper à la porte de son moulin, peu exposé, par sa situation, à de pareilles visites. Il n'était point en humeur de nous loger, mais Marchand se fâcha, et lui dit avec une gravité et une conviction vraiment comiques : « Comment oses-tu faire difficulté de loger pour leur argent ces illustres étrangers ? Encore si tu étais un Turc, je comprendrais tes refus ; mais un Grec ! un raya ! un Grec ! » répétait-il avec indignation. Notre hôte sentit, à ce qu'il paraît, la justesse de l'argument, car il finit par nous autoriser à prendre possession d'une chambre, où son frère, plus humain que lui, ou peut-être plus pénétré des devoirs des rayas envers les illustres étrangers porteurs d'un bouiourdi, nous avait

déjà introduits. Bientôt fut allumé un feu dont nous avions tous grand besoin, car nous étions au milieu des marais, et je n'ai jamais entendu coasser tant de grenouilles à la fois. Une distribution générale de cigares, objet inconnu dans ces contrées barbares, acheva de mettre tout le monde en bonne humeur. Pour nous, nous étions enchantés d'avoir ainsi mené à fin notre expédition et de toucher au but que nous avions presque désespéré d'atteindre.

Le lendemain matin, en nous levant, nous vîmes avec une grande joie que notre moulin était tout juste au pied de la montagne à pic sur laquelle s'élèvent les murs de l'acropole de Sardes. Nous commençâmes par chercher un chemin pour y arriver. La chose semblait impossible. Jamais citadelle ne fut mieux défendue par la nature que celle de Crésus ; le terrain qui le porte est un poudingue sablonneux formant des parois parfaitement verticales, d'une immense hauteur. Peut-être l'art avait-il rendu encore plus abrupts les abords de l'acropole du côté de la plaine arrosée par l'Hermus. Quoi qu'il en soit, nous nous trouvions fort embarrassés devant ce mur à pic de plusieurs centaines de pieds. Après diverses tentatives infructueuses, nous découvrîmes un sentier étroit qui semblait joindre ensemble plusieurs pyramides à pans escarpés et souvent verticaux comme ceux de la montagne. Nous suivîmes cette espèce de pont sans garde-fous, et nous finîmes par arriver à l'acropole.

C'était un magnifique spectacle, et supérieur peut-être à tout ce que nous avons vu jusque-là, certainement plus extraordinaire. De toutes parts, sous nos

pieds, des pyramides rougeâtres s'élevaient en désordre les unes au-dessus des autres, à peu près comme les aiguilles des glaciers. D'un côté, les étages verdoyants du Triolus s'abaissaient peu à peu vers la plaine; de l'autre, on découvrait la plaine couronnée de montagnes, le lac de Gygès, les tertres, tombeaux des anciens rois de Lydie. Cette plaine, ce lac, cet horizon, ce chaos de sommets qui semblaient de grandes vagues de sable rouge soulevées et enchaînées par un prodige; à leur pied le Pactole, et sur ses bords les belles ruines, blanches cette fois, du temple de Cybèle; nous-mêmes enfin isolés et suspendus au-dessus de cette scène merveilleuse, tout concourait à augmenter l'impression qu'elle avait d'abord produite sur nous. Nous restâmes quelque temps immobiles, à cette vue, avant de nous livrer à l'examen des ruines qui nous entouraient.

Les murs actuels de l'acropole s'élèvent certainement sur la place où était l'ancienne, car cette place ne peut avoir varié; mais ces murs, ici comme à Ephèse, ont été construits dans les bas temps avec des fragments en partie antiques. Partout des tronçons de colonnes, de chapiteaux sont engagés dans la muraille. Plusieurs des débris qui la composent portent des inscriptions. Une d'elles était chrétienne; une autre, qui nous parut curieuse, parlait de cinq amours consacrés à la douce patrie. Mérimée en prit copie, et il fit bien, car il faut des jambes que n'ont pas tous les collecteurs d'inscriptions pour atteindre celle-ci¹.

Après avoir curieusement visité les murs de l'acropole, nous descendîmes dans la plaine, et nous nous

¹ J'ai publié cette inscription dans la *Revue des Deux-Mondes*.

acheminâmes de ravin en ravin vers les ruines du temple de Cybèle. Nous n'y arrivâmes point sans avoir à soutenir un assaut vigoureux de la part de cinq ou six chiens turcomans qui paraissaient les garder. Ces grands chiens blancs, à demi sauvages comme les nomades leurs maîtres, s'élançèrent tout à coup sur nous de différents côtés. La vue d'un pistolet dirigé sur eux ne les arrêta point, mais fit accourir les femmes des Turcomans, qui nous en délivrèrent. Le chien du moulin où nous avons passé la nuit, avec un sentiment remarquable des devoirs de l'hospitalité et un courage héroïque, n'avait pas hésité à se précipiter vaillamment dans la mêlée pour nous défendre. Mais que pouvait-il contre six? Nous entendîmes ses cris et ne le vîmes plus reparaître.

Enfin nous arrivâmes au temple. Les deux colonnes qui sont debout et les nombreux débris gisants à terre offrent un type achevé de l'ordre ionique ancien. Rien n'est plus simple et plus beau que le contour des volutes, dont les gracieuses spirales s'enroulent aux deux côtés d'un chapiteau ionique. On dirait un vers d'Homère. Mérimée, tout en les dessinant, me faisait remarquer les plus fines beautés de l'architecture grecque, dont il a un sentiment exquis. Et moi, toujours occupé à chercher dans l'art antique une traduction de la merveilleuse poésie des Grecs, j'aimais à retrouver les procédés de l'un dans les secrets de l'autre; si mon ami m'indiquait comme un signe de la perfection des ornements l'alternance de surfaces planes considérables et de saillies très-vives et très-minces, ou de saillies développées et de plans peu étendus, je me disais: C'est

ainsi que, par des contrastes habilement ménagés, les anciens savaient produire dans le style le relief et la saillie. Dans les littératures dégénérées comme dans l'architecture de la décadence, ces proportions délicates n'existent plus; tout est à peu près également plan, et de là naît la platitude, ou bien l'on veut tout mettre en saillie et l'on manque l'effet pour l'avoir trop cherché. S'il attirait mon attention sur la diversité d'ornementation de chaque chapiteau, dont pas un ne ressemblait complètement à l'autre, dans le temple de Cybèle à Sardes, aussi bien que dans le temple de Diane à Magnésie, je retrouvais là cette liberté du génie grec qui ne détruisait point l'unité, mais produisait une harmonie vivante au lieu d'une harmonie morte, et mettait la richesse où les imitateurs ont mis la stérilité. Rien de plus différent, par exemple, de la symétrie monotone à laquelle certains critiques, qui se croyaient disciples des Grecs, ont voulu asservir la tragédie, que la diversité des produits de la Melpomène antique. Certes, ce n'est pas dans le même moule qu'ont été jetés *Prométhée, les Perses, les Euménides, Œdipe, Médée, Alceste*. Ces chefs-d'œuvre ont été construits d'après certaines lois identiques, les lois immuables du beau et du goût; mais combien les applications de ces lois sont variées! Si toutes ces œuvres ont un air de famille, en même temps chacune présente une physionomie bien distincte :

..... Facies non omnibus una,
Nec diversa tamen.

Ainsi sont les colonnes des temples ioniens, et sur ce

point délicat, comme sur beaucoup d'autres, l'art des Grecs est un excellent commentaire de leur poésie. Nous nous éloignâmes à regret de cette belle ruine, pour aller rafraîchir nos lèvres dans l'eau du Pactole, qui coule au pied du temple. Le Pactole, que Sophocle appelle grand, est un ruisseau.

Après avoir vu Ephèse, Magnésie, franchi le Tmolus, gravi l'acropole de Sardes et bu les eaux du Pactole, qui, je le crains bien, ne nous feront pas plus riches, il ne nous restait plus qu'à regagner Smyrne, si nous voulions ne pas manquer le bateau de Constantinople et retrouver nos compagnons de voyage, M. Lenormant, dont nous avions regretté souvent le coup d'œil et le savoir, et son docte collaborateur M. de Witte. C'est ce que nous fîmes en grande diligence. Nous revîmes ces campagnes enchantées qu'arrose le Mèlès, ces bois de grenadiers d'un aspect élyséen qui rappellent les bois d'orangers de Sorrente; nous saluâmes de nouveau l'admirable rade de Smyrne, magnifique berceau d'Homère.